



**Corela**

Cognition, représentation, langage

**13-1 | 2015**  
**Vol. 13, n°1**

---

## La parenthèse, fonctions et enjeux dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma.

Kouakou Léon Kobenan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/3855>

DOI : 10.4000/corela.3855

ISSN : 1638-573X

### Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

### Référence électronique

Kouakou Léon Kobenan, « La parenthèse, fonctions et enjeux dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma. », *Corela* [En ligne], 13-1 | 2015, mis en ligne le 30 juin 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/3855> ; DOI : 10.4000/corela.3855

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# La parenthèse, fonctions et enjeux dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma.

Kouakou Léon Kobenan

---

- 1 *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, un écrivain ivoirien décédé en 2003, est une œuvre parsemée de nombreuses parenthèses. Chacune de ses pages en comporte effectivement plus d'une en moyenne. La parenthèse est l'enchâssement, à l'intérieur d'une phrase, d'une ou de plusieurs composantes (un mot, une proposition, une autre phrase, etc.). Elle rompt ou perturbe grandement la construction syntaxique de la phrase-hôte. Étant caractérisée, à la fois par un décrochage graphique, énonciatif et intonatif, la parenthèse est ravalée par nombre de personnes, à la dimension d'une simple ramification adventive dont la portée sémantique se réduirait à l'anecdotique, voire au superfétatoire.
- 2 Le présent article analyse le parenthésage caractéristique d'*Allah n'est pas obligé*, qui en dépit du fait qu'il est loin de constituer un épiphénomène, reste, à notre connaissance, quasiment insondé ; cela, une quinzaine d'années après sa parution. L'exploration de l'œuvre révèle que par delà leurs caractéristiques formelles, les parenthèses y assument, de manière générale, les fonctions métalinguistique, didactique, lexiculturelle et axiologique. Après l'étude d'exemples précis se rapportant à chaque catégorie de parenthèses, l'analyse débouchera sur les effets de sens que ces différents items induisent.

## I. Les parenthèses, marges d'information et de formation

- 3 Avant l'analyse proprement dite du phénomène parenthétique, il n'est pas superflu de comprendre quelques unes des raisons qui font d'*Allah n'est pas obligé* une œuvre atypique. Ce détour permettra également de comprendre sans doute le caractère foisonnant des parenthèses dans l'œuvre.

## I.1. Un projet : (in)former un lectorat cosmopolite

- 4 L'incipit d'*Allah n'est pas obligé* se caractérise par l'apparition d'une figure narrative (nommée Birahima) qui déconcerte par sa juvénilité et sa gouaille caractéristiques. Le ton polisson, et bien souvent acrimonieux, tout comme la péremptoire injonction au lectorat-cible de l'écouter et de transcrire ses propos (« Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout » (13)) ne manquent pas de susciter des interrogations. Qui est cet enfant ? À partir de quel pouvoir, ce gamin qui se dit âgé de seulement « dix ou douze ans » (11) ose-t-il s'exprimer ainsi ? Ces questions s'imposent d'autant que dans toutes les sociétés, prendre la parole d'une manière si particulière se heurte à de nombreuses contraintes que Patrick Charaudeau résume dans les propos suivants.

Parler de la communication humaine, c'est parler du problème de l'*identité* du sujet parlant qui, en tant qu'*être communicant*, doit tenir compte des contraintes de l'espace social dont il dépend en même temps qu'il essaye de réaliser son projet de communication. Dès lors, se pose pour lui la question de savoir s'il est fondé à le faire, s'il a *droit à communiquer*. (Charaudeau, 1995).

- 5 La question se pose avec acuité du fait que l'ordre sociologique négro-africain régenté par les Anciens ne rend pas la prise de parole accessible à n'importe qui. Les contraintes hiérarchiques, sociologiques et de préséance auxquelles elle doit obéir la restreignent à l'adultat. Et même là encore, la parole ne peut être cédée qu'à la seule catégorie d'adultes que la communauté estime rassise. Ces critères, on le voit, excluent de facto le bambin Birahima du cercle des (inter)locuteurs d'échanges communicationnels « sérieux ».
- 6 Cependant, même si Birahima semble conscient qu'« aucune communication ne peut se faire en dehors [de ce] contexte culturel qui est “déjà là” » (Mucchielli et al, 1988 : 57), il n'en démord pas. Il estime au contraire que l'expérience traumatique qu'il a vécue en tant qu'enfant-soldat – qui, entre autres, a eu à tuer des gens et qui est devenu un toxicomane invétéré dans les guerres civiles du Liberia et de la Sierra Leone –, l'a affranchi des traditions et des contraintes de bienséance afférentes.

Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre...il ne cause pas comme un oiseau gendarme dans les branches de figuier. Ça c'est pour les vieux aux barbes abondantes et blanches [...] Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures. (11)

- 7 Pour Birahima, les adultes sont responsables du personnage monstrueux qu'il est devenu. C'est cette opinion qu'il martèle encore quand il affirme qu'« avant de débarquer au Liberia, [il] étai[t] un enfant sans peur ni reproche » (13). Les réalités épouvantables qu'il a vécues lui confèrent un *pouvoir-dire* incontestable. C'est ce que révèle la locution conjonctive « entendu que » soulignée par nous en italique dans l'extrait ci-dessus.
- 8 Mieux, au-delà de sa légitimité irrécusable, cette prise de parole devient l'expression même d'un *devoir-dire* testimonial. Birahima pense qu'il est obligé de dénoncer l'effusion gratuite de sang innocent occasionnée par les nombreuses guerres civiles africaines. Dans la suite du récit, à travers, ce qu'il appelle des « oraisons funèbres » consacrées à ses compagnons enfants-soldats tués au combat ou dans d'autres circonstances atroces, il retrace effectivement leur itinéraire biographique. Cette martyrologie montre que, bien souvent, les enfants-soldats échouent dans l'univers mortifère des guerres civiles par la faute des adultes, certains parents y compris.

- 9 Cependant, Birahima se rend compte qu'il existe un gouffre entre son *vouloir-dire* et son *pouvoir-dire* réel, c'est-à-dire, sa capacité de matérialiser ce désir de dire en récit. Son cursus scolaire (si on peut le dire ainsi) ne culmine qu'au niveau du CE2. Pour pallier son vocabulaire déficient et dans le but de pouvoir se rendre aussi intelligible que possible, il décide de recourir à quatre dictionnaires.

Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le Petit Robert, secundo l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, et surtout à les expliquer (11).

- 10 Munis de ces ouvrages didactiques, Birahima va s'atteler à raconter son histoire. Le maniement de ces répertoires dictionnaires l'incitera à ouvrir de nombreuses parenthèses typiques qui sont majoritairement similaires à celles dont nous allons considérer quelques exemples.

## 1.2. La parenthèse et ses caractéristiques

- 11 Pour avoir une idée plus globale de la parenthèse, on peut retenir la définition suivante de Jacques Drillon :

La parenthèse est un message que l'auteur ajoute à son texte [...]. Elle figure un décrochement opéré à la faveur d'une halte dans le déroulement sémantique et/ou syntaxique de la phrase. L'auteur éprouve un besoin passager de préciser, d'expliquer, d'ajouter une information, un commentaire ; il suspend alors sa phrase, place une parenthèse, et reprend son cours normal ; il sait que le lecteur a pris connaissance de la parenthèse (au contraire des intertitres, qu'il est avéré que le lecteur saute sans lire) (Drillon, 1991 : 257).

- 12 De manière générale, l'élément lexical qui est inséré dans l'espace parenthétique est moindre en volume de mots comparativement à ceux que comporte la « phrase-mère » ou la « phrase-hôte » ; celle qui l'accueille. .

- 13 Contrairement à cette pratique, les parenthèses qui sont l'objet de l'étude se présentent pour certaines comme des monolithes lexicaux n'ayant aucune attache syntaxique avec une quelconque phrase-mère. Par ailleurs, alors qu'ordinairement, l'élément inséré exprime « en général un contenu hiérarchiquement subordonné à ce qui les entoure, sur le plan syntaxique et informationnel » (Zemmour, 2008 : 53), celles dont nous parlons sont totalement indépendantes. Le seul lien qui les unit est de nature métalinguistique ou métadiscursive. Les autres, celles qui sont intégrées dans une phrase mère sont tout aussi atypiques. Semblables à de véritables intumescences, elles occupent tellement de place dans les phrases-hôtes, que si on les ôtait, la phrase-mère se réduirait, suivant l'expression de David Zemmour (55), à la dimension d'« un maigre squelette ». Selon Umberto Eco, les parenthèses jouent un rôle fondamental dans un récit :

Le sujet, c'est l'histoire telle qu'elle est effectivement racontée, telle qu'elle apparaît en surface, avec ses décalages temporels, ses sauts en avant et en arrière (anticipation et flash-back), ses descriptions, ses digressions, ses réflexions entre parenthèses (Eco, 1985 :130, 131).

- 14 Ces propos montrent que les parenthèses constituent un espace privilégié dans lequel l'acte narratif acquiert son dynamisme, parce que constituant à la fois le cadre d'expression des composantes narratives essentielles du récit et celui de l'affleurement de la subjectivité du narrateur et/ou celle de son pendant extradiégétique qu'est l'auteur.

- 15 De fait, pour de nombreux analystes, la parenthèse est un signe linguistique qui a une grande valeur sémantique. C'est sans doute pour leur haut degré de sémantité qu'y ont profusément recouru Marcel Proust, Louis Ferdinand Céline et Claude Simon, des auteurs de renom. Mieux, la parenthèse, tout comme d'autres composantes discursives ou esthétiques, s'inscrit souvent dans des productions artistiques fortement engagées. On peut évoquer, à ce propos, les nombreuses prises de position jugées racistes et antisémitiques de Céline qui, encore plus d'un demi-siècle, continuent à nourrir de véhémentes joutes verbales. Etant donné que de nombreux critiques pensent qu'esthétiquement, le style de Kourouma est dans une certaine mesure redevable à l'écriture de Céline, faudrait-il s'incliner à penser que le parenthésage singulier d'*Allah n'est pas obligé* constitue la preuve d'un vouloir-dire engagé ? En tout état de cause, rien que par leur facture singulière et leur foisonnement, les parenthèses semblent précéder quelque visée. Effectivement, en partant du postulat que la répétition est généralement considérée comme le martèlement verbal d'une opinion, d'un projet ou simplement d'une idée à l'intention de l'Autre, il est impossible d'affirmer que la profusion des parenthèses dans *Allah n'est pas obligé*, ne soit sous-tendue par quelque dessein utilitaire.

## II. Les fonctions metalinguistique et didactique

### II.1. La fonction métalinguistique des parenthèses

- 16 Dans les exemples qui suivent, les parenthèses contiennent des précisions terminologiques qui prennent appui sur les dictionnaires précités.
- [1] « Moi, j'ai été pris par un effroi (effroi signifie frayeur mêlée d'horreur qui saisit, d'après le Petit Robert) » (49, 50).  
 [2] « Le petit, un vrai kid (signifie d'après mon Harrap's gamin, gosse) » (55).  
 [3] « "Makou", lui commandèrent les enfant-soldats [...] (Makou se trouve dans l'Inventaire de particularités lexicales du français d'Afrique noire. Ça veut dire silence) » (60).  
 [4] « C'était elle, Walahé !, elle et pas une autre qui était le chef de la bacchanale. (Bacchanale signifie orgie dans mon Larousse) » (68).  
 En dehors des cas supra, il existe des exemples d'explicitation (tel que le suivant [5]) qui, en dépit de leur origine imprécisée, paraissent tout de même émaner des dictionnaires français au regard de leur caractère soutenu.  
 [5] « Et voilà le bandit devenu un grand quelqu'un. Un fameux chef de guerre qui met une large partie du Liberia en coupe réglée. (Mettre en coupe réglée, c'est exploiter systématiquement une population ; c'est lui imposer des sacrifices onéreux) » (70, 71).
- 17 Par contre, d'autres précisions parenthétiques, à en juger de leur lourdeur caractéristique, semblent provenir du propre crû de Birahima.
- [6] « Yacouba alias Tiécoura (En français, quand quelqu'un a un nom et qu'on doit l'appeler par un autre, on dit alias) » (39).
- 18 Au moyen de supports dictionnaires notamment, Birahima s'efforce d'explicitier certains termes, provenant du français que d'autres langues. Ce balisage linguistique, s'inscrit à la fois dans une double entreprise de réhabilitation linguistique et d'ouverture interculturelle.
- 19 *Allah n'est pas obligé* se présente d'abord comme l'aboutissement d'un projet de promotion des langues de la périphérie. Cette option s'observe dans le fait que le roman lui-même apparaît comme un creuset interlingual dans lequel le français entrecroise et coudoie

l'anglais, le malinké, des régiolectes africains du français ainsi que les pidgins libérien et sierra-léonais. Ce multilinguisme se traduit par le recours systématique à des parenthèses dont les contenus luxuriants sont des véritables espaces de brassage de lexies d'origines linguistiques diverses.

- 20 On note encore la volonté de l'auteur de hisser toutes ces langues au même diapason à travers le fait que dans le récit, aucune langue ne semble avoir le primat sur les autres, pas même le français. Cette langue prédomine en nombre de mots par le simple fait qu'elle est la langue du récit. C'est un choix indépendant de la volonté tant de l'auteur réel Kourouma que de celle de l'auteur fictif Birahima, dans la mesure où le français est non seulement la langue officielle de la Côte d'Ivoire ; pays dont sont issus les deux instances narratives. La Côte d'Ivoire réelle, tout comme son pendant diégétique sont des ex-colonies dont le français qui est la langue officielle, a également constitué la langue d'enculturation et de scolarisation de Kourouma et de Birahima (9, 10). Évoquant l'importance des contraintes culturelles et historiques dans le choix du français comme langue d'écriture, Alpha O. Barry affirme :

On sait, par exemple, qu'en qualité de langue de culture et de grande diffusion, le français est le moyen d'expression par excellence des écrivains issus d'anciennes colonies françaises d'Afrique : les écrivains francophones d'Afrique ne peuvent pas échapper, pour reprendre Fanon [...] à cette *obligation historique* (Barry, 2007).

- 21 Dans le même ordre d'idées, à travers un entretien accordé à Gisèle Prignitz, Tierno Monenembo, va jusqu'à dire que la littérature africaine sub-saharienne et la littérature maghrébine sont « née[s] de la même source, du fait colonial » (Prignitz, 1999: 322).
- 22 La volonté de revalorisation linguistique est encore attestée par la valeur inférentielle des « gros mots » qui, selon Birahima, existent dans les différentes langues usitées dans le récit. À côté de ceux du « français de France », il existe également des « gros mots africains » et des « gros mots pidgins » (11). Dans la plupart des pays d'Afrique Noire francophone, la lexie « gros mot » est un africanisme qui signifie « mot savant, recherché » (Équipe IFA, 1988 : 173). Cette signification dissone donc du sémantisme ordurier auquel il renvoie en France. Il découle de ce qui précède que, pour Birahima, le malinké tout comme les pidgins libérien et sierra-léonais, considérés par certains comme des parlers marginaux, jouissent d'un statut identique à celui du français ou de l'anglais ; ce, du fait qu'ils comportent à l'instar de ces deux langues européennes une variété acrolectale constituée de « gros mots » et une variété basilectale caractérisée par un niveau de langue moins soutenu.
- 23 La prééminence « volumique » du français est encore contrebalancée par le mode d'insertion des xénismes et des autres emprunts aux langues étrangères avant et dans les parenthèses. Du fait qu'ils ne sont pas marginalisés par des guillemets ou l'italique ; ou (re)jetés –dans le sens de rebuter– par apostille en appendice, en marge (par des notes infra-paginales ou autres), ils acquièrent une existence autonome, et de fait, leur droit de cité. Ce type d'insertion qui les rend au premier abord indistinguables permet à ces mots de se (con)fondre et de faire corps avec la masse des mots français, formant ainsi un melting-pot linguistique. Leur aperception qui survient à la suite d'une lecture appliquée fait prendre conscience au lecteur de la volonté du narrateur, non seulement de (re)hausser les langues qu'elles représentent au même niveau que le français, mais aussi, de son désir de s'affranchir des considérations clivantes voire discriminantes qui, généralement, caractérisent ce type d'inférence linguistique.

- 24 Il faut cependant souligner que si la parenthèse, peut être perçue comme la marge de la marginalité linguistique, on ne pourrait nullement affirmer pour autant que Kourouma se replie dans un solipsisme sclérosant. Plusieurs raisons appuient cette opinion.
- 25 L'altérité, liée à *Allah n'est pas obligé* est d'abord induite par le fait que cette production est un roman, donc une œuvre d'art, reconnaissable par un style d'auteur caractérisé par de nombreux traits esthétiques. Par essence, l'œuvre d'art est destinée à être offerte à l'Autre. Si le romancier (à l'instar du peintre contemplant la toile qu'il vient d'achever) ne manque jamais de s'abandonner, le premier, dans un narcissisme jouissif de son roman, celui-ci finit, tôt ou tard, par être livré au grand public. Il faut encore souligner que pendant l'acte de production ou d'encodage de l'œuvre, le lecteur, s'impose comme une figure inévitable dont il est obligé de tenir compte pour meilleure interprétation de l'œuvre. En d'autres termes comme le dit Umberto Eco, le texte contient dans ses replis les germes et les clés de son propre déchiffrement. Par ailleurs, en plus de la prise en compte du lectorat avec qui il se ménage des niveaux de coopération textuelle, tout auteur est encore obligé de tenir compte de l'environnement culturel de l'époque, de séduire en conformant son écriture à celle prisée par l'Éditeur, ou encore, dans les régimes autocratiques, de dulcifier parfois le ton pour se ménager les instances censoriales.
- 26 Mieux, par delà ce phénomène général, *Allah n'est pas obligé* se présente comme une œuvre plus tendue vers Autrui. Cette opinion prend appui sur le caractère profus des parenthèses qui innervent toute l'œuvre. La plupart des grammairiens et des linguistes, partagent l'opinion d'Ulla Tuomarla, qui estime que « la fonction principale de la parenthèse concerne la dynamique production-réception entre l'auteur et son lecteur » (Tuomarla, 2010). En d'autres termes, comme le soutient Rym Abdelhak (2005 : 9), « la parenthèse permet d'articuler l'énoncé [...] autour de la question du sujet et de l'Autre ». Dans *Allah n'est pas obligé*, les parenthèses apparaissent comme des parloirs douillets et discrets (image que conforte la double parenthèse ouvrante et fermante), véritables exutoires métacommunicatifs où le narrateur, effusif, fait des remarques, donne des explications et des informations qui frisent parfois l'intimisme, quand il se livre à des clin d'œil complices et à des confidences. Les parenthèses assument une fonction essentielle dans l'acte de communication, dans la mesure où elles se présentent comme des outils interlocutifs avérés propres à instaurer des relations conviviales entre locuteurs. Elles possèdent, comme le souligne encore Tuomarla (2010), des propriétés interactives indéniables :
- Les études sur l'oral confirment que la parenthèse agit sur le cadre interactionnel (dimension dialogique), même si elle ne passe pas la parole à l'interlocuteur. C'est-à-dire que l'ajout parenthétique, par son caractère métalinguistique ou autre, prend en compte l'interlocuteur (son trouble anticipé à accepter l'utilisation de tel ou tel mot, son besoin d'information sur les circonstances de l'événement ou sur l'attitude du L1 sur les événements narrés.
- 27 Sans doute mû par nécessité cathartique et/ou par la volonté de témoigner de l'existence chaotique et traumatique des enfants-soldats, le narrateur Birahima décide de relater sa propre vie à un lectorat multiple et composite. Ses pérégrinations forcées en Côte d'Ivoire et dans les deux pays en proie à de terribles guerres civiles que sont le Liberia et la Sierra Leone l'ont amené à côtoyer des gens d'horizons divers, mais encore, à prendre conscience de la très grande diversité des langues et des cultures. En tout état de cause, ce projet traduit non seulement cette prise de conscience, mais encore l'élan altruiste et la générosité qui l'animent. Pour Birahima, et sans doute pour Kourouma, l'époque actuelle

déterminée par la mondialisation doit se caractériser par une confraternité, une complicité, qui imposent voir en l'Autre (quelques soient sa race, son sexe, son pays, sa langue, etc.), un autre soi-même. Autrui étant perçu comme un alter ego, rien n'empêche alors - comme le reconnaît Da Carlo-, d'échanger avec lui des biens et des informations.

Le rapport avec l'altérité est [...] devenu un sujet incontournable pour la compréhension d'un monde où les échanges et la circulation non seulement de biens et de capitaux, mais aussi d'individus, de groupes, d'idées, d'informations, de projets de vie...s'intensifient de jour en jour (Da Carlo, 1998 : 35).

- 28 La sympathie du narrateur pour l'Autre s'observe notamment dans le fait qu'il se donne beaucoup de peine pour trouver les définitions dictionnairiques appropriées à chacune des catégories sociolinguistiques composant son lectorat cosmopolite ; ce, chaque fois qu'il préjuge d'une possible déficience d'interprétation. Même s'il affirme euphémiquement que son histoire est un « blablabla » (11), il n'en demeure pas moins qu'il tient à ce que tout le monde la connaisse. « [M]on blablabla est à lire par toute sorte de gens », insiste-il ; certainement pour marteler le fait que l'existence traumatique des enfants-soldats doit interpeller la conscience universelle. Ce qui surtout est intéressant ici, c'est le fait que la coopération textuelle est plus marquée, car après l'encodage, suit aussitôt le processus de décodage, soit au moyen de définitions dictionnairiques congruentes ou d'abondants ajoutages parenthétiques.
- 29 Ce qui précède montre que pour Kourouma, l'écriture est un medium incontournable, non seulement pour exprimer son identité culturelle, mais encore pour entrer en contact avec les hommes d'autres aires géographiques et culturelles. C'est cette réalité qu'André-Patient Bokiba confirme dans les propos suivants :
- Dans le sillage de la littérature traditionnelle, l'écriture moderne de langue française est basée sur la dialectique d'une revendication identitaire, d'une affirmation d'appartenance et d'un élan d'intégration à l'histoire et au monde. Il y a une sorte d'oscillation entre la découverte de soi, la culture de la conscience de soi et la nécessité historique d'intégrer à l'Autre ou l'universalité (Bokiba, 1998 : 89).
- 30 L'écriture n'est donc pas un lieu de confrontation, mais plutôt, un espace de partage où Kourouma distille généreusement au monde les ressources esthétiques polymorphes propres où émanant du fonds culturel africain. C'est cette approche vers autrui caractérisée par des œuvres dégageant une poétique singulière (telle qu'*Allah n'est pas obligé*), qui sans doute, amène Barry (2007), à affirmer qu'« [e]n un mot la création littéraire repose sur le dialogue de cultures redistribuées selon une combinatoire propre à chaque écrivain ».
- 31 En poursuivant l'analyse, on s'aperçoit que certaines gloses parenthétiques qui intègrent à la fois les fonctions métalinguistique et métadiscursive, témoignent, isolément prises ou combinées, en premier lieu, d'un souci didactique certain.

## II.2. La fonction didactique des parenthèses

- 32 Le contenu de la parenthèse, dans les items qui suivent, ne sert pas simplement à des fins terminologiques. Avant l'explicitation de la lexie ou de l'expression considérée, le narrateur la fait précéder d'une observation métadiscursive.
- [7] « On le chicote comme un chien voleur et lui administre un vomitif à faire chier deux chevaux. (Pour les noirs africains indigènes qui comprennent pas bien le français, administrer signifie faire prendre un médicament) » (140).



[8 « [L]es forces [de l'ECOMOG] ne s'interposèrent pas ; elles ne prirent aucun risque inutile. (J'explique aux Africains noirs indigènes le mot risque. Il signifie danger, inconvénient possible) (151).

[9] « Me voilà présenté en six points pas un de plus en chair et en os avec en plume ma façon incorrecte et insolente de parler. (Ce n'est pas en plume qu'il faut dire mais en prime. Il faut expliquer en prime aux nègres noirs indigènes qui ne comprennent rien à rien. D'après Larousse, en prime signifie ce qu'on dit en plus, en rab) » (12).

- 33 Dans les trois exemples, l'intervention métadiscursive indexe clairement la catégorie sociolinguistique (celle des « Noirs africains indigènes ») à laquelle est destinée l'explication terminologique. Cependant concernant l'item [9] notamment, avant l'éclaircissement métalinguistique proprement dit, il corrige d'abord une erreur de prononciation constatée chez ce groupe. En [10], le procédé est presque similaire, car après avoir relevé et proscrit une expression malhabilement usitée, le narrateur livre un métadiscours rectificatif qu'il estime approprié.

[10] « Les enfants-soldats étaient rouges de colère. (On doit pas dire pour des nègres rouges de colère. Les nègres ne deviennent jamais rouges : ils se renfrognent) » (59).

- 34 À partir de l'analyse d'une série d'insertions parenthétiques, Guillaume François affirme que les parenthèses « permettent [...] au scripteur de commenter son propre discours, [et que] ce métadiscours peut marquer la conscience qu'a le scripteur de ne pas être compris par son lecteur-cible » (François, 2011). C'est sans doute accaparé par un tel souci de performativité que, pour sa part, le narrateur d'*Allah n'est pas obligé*, affuble les contenus parenthétiques considérés d'observations métacommunicatives. Celles-ci ne découlent pas de la simple présomption d'ignorance inférée de manière générale au lectorat-cible dans son ensemble, mais de la conscience qu'il a de certaines méprises constatées chez la catégorie sociolinguistique précitée. Ici, les explicitations du narrateur ne sont pas livrées, pourrait-on dire, à la cantonade, mais seulement aux « Noirs africains indigènes » dont la connaissance du français, selon lui, est assez limitée. Ces parenthèses assument ainsi une fonction sémantico-pragmatique évidente, car, en même temps qu'il informe les « Noirs africains indigènes », Birahima veut aussi les amener à adopter une autre vision des choses. Dans l'item [9], la double intentionnalité est observée à travers l'expression proscriptive « ce n'est pas en plume qu'il faut dire mais en prime ». C'est sous la forme d'une pique que ce phénomène apparaît dans l'item [10]. Elle s'adresse d'abord à la catégorie d'Africains qui pour Birahima, sans discernement, appliquent aux réalités africaines certains idiotismes et tournures françaises, au mépris des spécificités raciales, culturelles, ou même climatiques.

- 35 On peut cependant dire, que les contenus parenthétiques ci-dessus assument des fonctions autres que lexico-sémantiques. Ils constituent en premier lieu un reflètement de l'infantilité. Les moqueries dont sont l'objet une partie du lectorat rappellent le comportement des enfants ou des adolescents qui ne manquent jamais l'occasion de rire des erreurs de leurs camarades. Combien de personnes devenues adultes, ne se souviennent, l'air souriant, des quolibets dont elles (ou d'autres camarades de classe) ont été l'objet, consécutivement à la commission de fautes grammaticales, par exemple. D'ailleurs, certains mêmes devenus adultes, sont encore appelés par un/des sobriquet(s) dont la dation remonte dans leur enfance, à la suite d'une bourde dont ils gardent toujours un souvenir amusé.

- 36 Cette moquerie peut encore être perçue comme une mise à l'index ciblant les Noirs qui apparaissent comme le stéréotype du « Nègre évolué » de l'époque coloniale ; c'est-à-dire le Noir qui se croyait supérieur aux autres parce que lettré. Cette névrose qui découle d'une entreprise de dépersonnalisation à la fois insidieuse et brutale menée par la puissance coloniale française. Durant des siècles, les Noirs ont, en effet, été relégués à la dimension d'êtres inférieurs aux Blancs, ravalés précisément, suivant la taxinomie de Lévy-Bruhl, dans une « catégorie-tampon de semi-civilisé » (Jahn, 1961 :17) ; c'est-à-dire « placés dans l'échelle zoologique, à un échelon limitrophe à celui des singes supérieurs » (Paul, 1956 : 144). À ce type d'assertion pseudo-scientifique promue par les thèses racistes d'un certain Gobineau qui proclamait l'inégalité des races, s'ensuivit naturellement l'affirmation de l'incapacité absolue du Noir à aucune sérieuse activité intellectuelle ou métaphysique. C'était le triomphe de la théorie de la *tabula rasa* controuvée aux Noirs, alibi commode dont se servira l'impérialisme européen pour se livrer à toutes sortes d'avaries, comme celle par exemple, qui a consisté durant toute la période coloniale à interdire aux élèves africains de parler leurs langues maternelles dans la cour de l'école, sous peine de se voir affubler du hideux « symbole » (assemblage hétéroclite de coquillages et d'autres vieilleries cliquetantes) synonyme d'un châtiment exemplaire. Cette dépersonnalisation forcée a eu pour résultat de produire une engeance de Noirs bâtards et complexés, que Frantz Fanon et d'autres intellectuels négro-africains ont vivement admonestés. L'obsessionnelle tendance à se dépigmenter la peau, à se défriser les cheveux et cette irrésistible envie de vivre comme les Blancs, constituent aujourd'hui encore, les terribles stigmates d'un vif sentiment d'infériorité à l'égard de la race blanche. Le pire est que ces complexés vont jusqu'à se moquer de ceux qui veulent conserver leur authenticité. Ce sont Noirs-là que Kourouma, apparemment, essaie de stigmatiser ironiquement à travers les gausseries de Birahima.
- 37 Les contenus parenthétiques analysés ci-dessus constituent des balisages terminologiques et des remarques portant principalement sur la langue. Ceux qui feront l'objet de l'analyse dans la seconde partie de l'étude permettent de découvrir non seulement l'hypotexte culturel de l'œuvre, mais aussi les prises de positions de Birahima sur des questions précises.

### III. Les parenthèses, cadres d'expression sémantico-culturelle et idéologique

- 38 Les lexies qui suivent, tout comme leurs prédicats parenthétiques, contribuent d'abord à mettre en relief l'univers extratextuel auquel renvoie *Allah n'est pas obligé*.

#### III.1. La parenthèse comme moyen d'ancrage lexiculturel

- 39 L'analyse qui suit se focalise sur des particularismes tels que des africanismes, des xénismes, des idiotismes, des expressions diverses et leur portée lexiculturelle. Pour Robert Galisson, la lexiculture « est la culture en dépôt dans certains mots, dits culturels, qu'il convient de repérer, d'explicitier ou de d'interpréter » (Galisson : 52).
- 40 *-Les africanismes et les xénismes*
- 41 Nous allons considérer ici des mots provenant du français d'Afrique et des xénismes.

[13] « [I]l discutait sous l'appatam. (Appatam, c'est une construction légère à toit de papot ou de feuilles de palmier tressées posées sur des pilotis qui sert d'abri contre le soleil) » (41).

[14] « [Ça] grouille autour des gbakas en partance pour le Liberia et à N'Zérékoré. (Gbaka est un mot nègre noir africain indigène qu'on trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales. Il signifie car, automobile) » (54).

- 42 Selon l'*Inventaire des particularités lexicales en Afrique noire*, « appatam » est un mot usité au Bénin, au Togo et en Côte d'Ivoire, tandis que « gbaka », qui s'origine du malinké, n'est employé qu'en Côte d'Ivoire et au Burkina Faso par les locuteurs de toutes origines sociolinguistiques. Ces mots, du fait de leur relatif degré d'intégration au français standard, peuvent être considérés comme des pérégrinismes. Ceux-ci, tout comme les xénismes, sont des termes étrangers introduits dans le texte.

- 43 Un xénisme est un mot, une tournure ou une formule provenant d'une langue et utilisée dans une autre langue tel(le) quel(le), comme le montrent les deux exemples suivants.

[15] « Mais il fallait voir un ouya-ouya comme le colonel Papa le bon pleurer à chaudes larmes [...] (Ouya-ouya, c'est un désordre, un vagabond d'après Inventaire) » (84).

[16] « Que faisait Sékou dans ce pays de kasaya-kasaya ? (Kasaya-kasaya signifie dingues) » (216).

- 44 Les xénismes ci-dessus proviennent du malinké. « Ouya-ouya » est une lexie couramment utilisée en Afrique de l'Ouest par des locuteurs de toutes origines, tandis que « kasaya-kasaya » n'est usitée que par les Malinkés. Outre ces xénismes, il existe d'autres items évoquant des pratiques sociales. Ce sont des idiotismes et des expressions liées à des pratiques locales.

#### 45 -Les idiotismes

- 46 Les premiers items verbo-culturels considérés sont les idiotismes. Un idiotisme est une forme d'expression ou une locution propre à une langue, mais qui est difficile à traduire littéralement dans une autre langue.

[17] « [I]ls m'ont demandé de refroidir le cœur (refroidir le cœur signifie apaiser mon sentiment de colère, de peine)... » (28)

[18] « C'est les plus cruelles; ça [les filles enfants-soldats] peut te mettre une abeille vivante dans ton œil ouvert. (Chez les nègres africains noirs, quand quelqu'un est très méchant, on dit qu'il peut mettre une abeille vivante dans un œil ouvert) » (56, 7).

[19] « Dès que les chasseurs traditionnels et professionnels ont mis la main sur la région de Mile-Thirty-Eight, nous et le bonheur avons cessé d'être dans le même village. (C'est comme ça disent les indigènes nègres noirs pour raconter que nous avons perdu le bonheur) (203).

#### -Les expressions liées à des pratiques sociologiques autochtones

[20] « [La] sœur Aminata Gabrielle [...] a servi comme dessert délicat et délicieux d'une fin de fête bien arrosée. (Repas bien arrosé signifie repas au cours duquel on a bu beaucoup de bière de mil) » (202).

[21] « [C]omme si c'étaient de vieux copains avec qui ils ont fait la retraite de l'initiation. (Au village, faire la retraite de l'initiation signifie considérer comme un vrai copain) » (57).

[22] « Trois semaines après l'arrivée de ma tante au village, ils ont réuni un grand palabre de la famille dans la case de grand-père. (Palabre signifie assemblée coutumière où se discutent les affaires pendantes, se prennent les décisions) » (35).

[23] « Comme la loi du Coran et de la religion interdit à une musulmane pieuse comme ma maman de vivre un an de douze lunes en dehors d'un mariage scellé avec attachement de cola (cola signifie graine comestible du colatier, consommée

pour ses vertus stimulantes. La cola constitue le cadeau rituel de la société traditionnelle), ma maman a été obligée de parler, de dire ce qu'elle voulait, de choisir » (30).

- 47 Les parenthèses analysées se rapportent à des « mots servant à désigner [des] *realia* locales [liées] à l'alimentation [et] à la culture » (Poirier, 1995). Les réalités évoquées dans les items [20], [21] et [22] sont partagées par la plupart des groupes ethniques de l'Afrique de l'Ouest. Celles du [23] réfèrent plus spécifiquement au groupe sociolinguistique malinké majoritairement islamisé, qui également, est cantonné dans cette même aire géographique.
- 48 Les contenus parenthétiques fonctionnent comme des praxèmes. Un praxème est un objet de savoir dont le sens est intimement arrimé à des pratiques culturelles. C'est un terme apparenté à *praxématique*, une linguistique qui accorde le primat aux implications empiriques du langage en établissant « son projet d'une dynamique de la production du sens sur des fondements épistémologiques expressément réalistes » (Siblot, 2009).
- 49 Les différentes parenthèses contiennent des informations qui dépassent le strict cadre métalinguistique. Les savoirs qui y sont livrés semblent tenir de ceux dispensés dans des documents encyclopédiques, tant les descriptions, les explications sociologiques détaillées sur différentes praxies y abondent. En amplifiant la dimension des réalités sociologiques, les praxèmes que sont les gloses parenthétiques jouent un rôle fondamental dans « la constitution de l'identité culturelle » du récit (Noumssi, 2009 : 95), ils permettent, à la réception, d'en dépister l'ancrage culturel. Ces propos révèlent qu'il existe un lien intrinsèque entre le texte littéraire et la réalité sociale. C'est dans cette perspective que Lezou Gérard affirme que « l'œuvre [littéraire] plonge ses racines dans un contexte qui en amplifie le champ informationnel, c'est-à-dire dans une totalité constituant la civilisation du groupe » (Lezou, 1977 : 211). De fait, les particularismes lexico-sémantiques analysés ci-dessus révèlent que le texte est concrètement ancré dans la sphère géoculturelle ouest-africaine de manière générale et dans le terreau socioculturel malinké en particulier. En plus de refléter l'ancrage identitaire d'*Allah n'est pas obligé*, la parenthèse y apparaît parfois aussi comme un cadre d'expression axiologique.

### III.2. La parenthèse, un espace satirique

- 50 Par inférence, nous avons pu déterminer que de manière globale, les contenus parenthétiques métadiscursifs vilipendent notamment la dépersonnalisation de nombreux Noirs et du complexe d'infériorité que beaucoup ressentent vis-à-vis de l'Homme blanc. Dans les exemples qui suivent, la parenthèse constitue *elle-même* le cadre d'expression d'une prise de position frontale à travers laquelle Birahima marque un engagement explicite vis-à-vis de certaines réalités.
- [24] « [Valentine Strasser] autorise les partis politiques, organise une Conférence nationale. (La Conférence nationale, c'est la grande foire politique qu'on a organisée dans tous les pays africains vers 1994, au cours de laquelle chacun a raconté ce qui lui passait par la tête) » (177).
- [25] « Dans le premier camp, le pouvoir élu démocratiquement, l'armée sierra-léonaise commandée par le chef d'état-major Johnny Koroma [...] l'ECOMOG (les forces d'interposition qui ne s'interposent pas) » (190).
- 51 Ailleurs dans le récit, les sigles sont expliqués. C'est le cas de NPFL à la page 57 : « Papa le bon, c'est le représentant, le prédicateur de NPFL. (NPFL, c'est l'abréviation en anglais de

National Patriotic Front of Liberia. En bon français, ça signifie Front national patriotique du Liberia) ». On note même que le sigle ci-dessus, en plus d'être expliqué, est encore traduit en français. Suivant la même logique, les réalités que sont « Conférence nationale » et « ECOMOG », auraient dû être d'abord traduites par des informations d'ordre métalinguistique avant toute considération métadiscursive. De fait, l'explication des sigles et des concepts difficiles est l'une des fonctions ordinairement dévolues aux parenthèses. Le parti pris idéologique relativement à « Conférence nationale » et à « ECOMOG » est évident, si on analyse le choix du narrateur concernant ces lexies à l'aune des propos suivants.

[L]orsqu'un sujet d'énonciation se trouve confronté au problème d'un objet référentiel [...] et que pour ce faire il doit sélectionner certaines unités dans le stock lexical et syntaxique que lui propose le code, il a en gros, le choix entre deux types de formulations : [...] le discours « objectif », qui s'efforce de gommer toute trace de l'existence d'un énonciateur individuel [et] le discours « subjectif », dans lequel l'énonciateur s'avoue explicitement [...] ou se pose implicitement [...] comme la source évaluative de l'assertion (Kerbrat-Orecchioni : 70, 71).

52 Le fait même que des notions et des sigles aient été explicités ailleurs dans le récit, pose problème. Cette déviance (de nature) métadiscursive fonctionne comme un modalisateur axiologique. Les Conférences nationales tenues dans les années 90 dans de nombreux pays d'Afrique Noire, étaient des forums de discussion censés originellement devenir des cadres de réflexions sereines et fécondes pour l'instauration de régimes démocratiques alternatifs aux dictatures qui régnaient jusque là. Au lieu de cela, elles se sont transmutes en de véritables pétaudières dans lesquelles s'exhalèrent la mauvaise foi, les ambitions égoïstes, la médisance et la quérulence. Conséquemment, au sortir de ces véritables foires d'empoigne, les pays se sont retrouvés plus dangereusement clivés et désaxés que jamais. Les substantielles sommes d'argent mobilisées à cette fin, tout comme le temps et l'énergie dépensés, n'auront été apparemment pour Birahima, qu'un véritable gâchis, tout comme la création de l'ECOMOG, la force dite d'interposition de la CEDEAO, au plus fort des guerres civiles du Liberia et de la Sierra Leone.

53 L'ECOMOG avait pour mission d'assurer la sécurité des populations civiles. Paradoxalement, celles-ci pâtiront plus de sa présence que des factions rebelles en conflit elles-mêmes. Sitôt installée, elle se transforme en une force interlope et apathique plus intéressée par de juteux trafics de toutes sortes que du bien-être des civils. Le pire est qu'à cause de son impéritie notoire, ses rares sorties se sont généralement soldées par de sanglantes bavures (144, 151, 153). C'est cet épisode tragique que Birahima stigmatise dans l'extrait suivant qui évoque l'une des rares interventions de l'ECOMOG, à l'occasion de la reprise des hostilités entre deux factions rebelles rivales.

[Les forces de l'ECOMOG] ne s'interposèrent pas ; elles ne prirent aucun risque inutile. (J'explique aux Africains noirs indigènes le mot risque. Il signifie danger, inconvénient possible.) Elles n'entrèrent pas dans le détail, elles canonnèrent en pagaille assaillants et assiégés. Elles bombardèrent dans le tas, dans le bordel. Elles firent en un jour de nombreuses victimes innocentes. Plus de victimes qu'avaient faites une semaine de combats entre factions rivales (151).

54 Dans cette autre partie de l'étude, on s'aperçoit également que les parenthèses constituent également de véritables exutoires satiriques. Elles servent ici, entre autres, à dénoncer vigoureusement la propension des Africains à s'entretuer dans de sordides et inutiles guerres civiles. Sont tout autant chapitrés les individus véreux qu'une avidité caractéristique amène à profiter des situations anomiques pour s'enrichir indûment sur le dos des populations désemparées. L'écriture de Kourouma se pose ainsi comme un

véritable acte d'engagement dans le double sens où, comme le montre Barry dans les termes suivants, elle décrit par dévoilement les réalités sociopolitiques africaines désolantes.

Ainsi, la correspondance entre thématique poétique et déclenchement d'événements sociaux relève de la fonction même de l'acte d'écrire qui est une instance de cette conscience historique [...] L'écriture chez Kourouma est le reflet de la faillite politique de l'Afrique des indépendances. Cette faillite, qui nourrit le contenu de *Les Soleils des indépendances*, ainsi que celui de tous les autres romans de l'écrivain ivoirien, est marquée par les dérives totalitaires et l'enlisement dans le sous-développement. Ainsi, tout se passe comme si, la quête d'identité et le conflit de culture, point focal de l'attention des écrivains de la première génération, cédaient la place à la satire sociale et politique chez Kourouma (Barry, 2002).

- 55 La satire s'observe aussi dans des métadiscours parenthétiques incongrus des lexies « œcuménique » (57), « compatissant » (96), « parcours » (100), « ingérence humanitaire » (138) et « coadjuteur » (205). Dans le récit à prétention descriptive qu'est *Allah n'est pas obligé* ; récit qui claironne avant tout son ambition d'explicitier les réalités étrangères au lectorat-cible, l'information, en principe, doit être livrée au destinataire par « référence absolue » selon le schématisme suivant: « “pour dénommer x, il suffit de prendre en considération cet objet x, sans l'apport d'aucune information annexe” » (Kerbrat-Orecchioni : 36). Le constat qui s'impose cependant est qu'au lieu de refléter les définitions dictionnairiques (du *Larousse* et du *Petit Robert*) comme préalablement asserté, celles que propose Birahima (dans des parenthèses) les violent carrément<sup>1</sup>. La flagrance de cette resémantisation audacieuse traduit l'écœurement et la fustigation de Birahima à l'encontre de certains dirigeants africains, qui n'hésitent pas à sacrifier des vies innocentes sur l'autel de leurs ambitions égoïstes. Elles constituent également une satire mordante à l'endroit des instances lexicographiques européennes suspectées d'ostraciser les cultures africaines, à travers des options définitionnelles jugées partisans.

## Conclusion

- 56 Les parenthèses assument une multiplicité de rôles dans *Allah n'est pas obligé*. Elles assurent en premier lieu une fonction métalinguistique, car elles contiennent, pour la plupart, des précisions terminologiques dictionnairiques. La fonction métadiscursive qu'on y observe est notamment perceptible à travers des observations dans lesquelles le narrateur s'adresse spécialement à une certaine frange du lectorat-cible dont il se rit. Outre ce qui précède, l'analyse a encore mis en relief le fait que des parenthèses hébergent des toponymes comme des idiotismes, des africanismes ainsi que des praxies socioculturelles diverses. Ces nombreux items verbo-culturels qui indigénisent le récit, lui confèrent un ancrage géoculturel très marqué renvoyant à l'Afrique occidentale. Il est un phénomène également remarquable à relever. C'est le fait qu'en lieu et place de leur dessein originel qui est d'explicitier simplement les mots difficiles, certaines parenthèses ont été transformées en de véritables exutoires polémiques. C'est ainsi qu'au moyen de gloses parenthétiques axiologisantes, Kourouma, par le biais de l'auteur fictif Birahima satirise les politiques africains accusés d'inconséquence, d'irresponsabilité et d'égoïsme. Dans le domaine linguistique, à travers le recours systématique à des définitions provenant du malinké et de lexies issues du français d'Afrique, se dénote la volonté éloquente de Kourouma de promouvoir les langues de la périphérie. Les parenthèses confèrent encore à l'œuvre ses dimensions cosmopolite et multiculturelle singulières.

Perçues comme des espaces conviviaux par excellence, leur caractère foisonnant révèle que Kourouma souhaite ardemment que s'établissent un monde uni et tolérant.

- 57 Ainsi qu'on a pu l'observer tout au long de l'étude, loin de constituer de simples adventices suppressibles, les parenthèses assument des fonctions fondamentales dans la sémantique de l'œuvre. De manière générale, elles jouent un rôle important qui déborde largement des limites des différentes phrases-hôtes. Véritables pôles sémantiques, ce sont plutôt elles qui « alourdissent » le message et le rendent plus percutant. Ce n'est donc pas sans raison que nombre de lecteurs d'*Allah n'est pas obligé* pensent que la composante textuelle qui l'irradie esthétiquement et sémantiquement est de loin cette parenthésisation si particulière et si originale.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ABDELHAK, Rym, *Le travail de la parenthèse dans Les chants de Maldoror*, Sud Éditions, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005.
- BARRY, Alpha Ousmane, « Du mimétisme discursif au style dans l'entre-deux – un modèle de binarisme dans Les Soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma », Actes du 22ème Colloque d'Albi, in *Langages et Significations* CALS, pp. 221-234, 2002.
- BARRY, Alpha Ousmane, « Pour une sémiotique trans-culturelle de l'écriture littéraire francophone d'Afrique », in *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest* n°2 - 2007 pp. 19-39.
- BARRY, Alpha Ousmane, « La critique sociale et politique dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma », in *L'arbre à Palabres Culture et Développement*, N° 16, novembre 2004, pp. 19-56.
- BOKIBA, André-Patient, *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- BOUCHERON, Sabine, « Parenthèses et tiret double : une autre façon d'habiter les mots », in *Revue La Licorne*, N°5, 2014 ; consultable sur <http://licorne.edel.univ-poitiers.fr/document5710.php>.
- CHARAUDEAU, Patrick, « Ce que communiquer veut dire », in *Revue des Sciences humaines*, n°51, Juin, 1995 ; consultable sur <http://www.patrick-charaudeau.com/Ce-que-communiquer-veut-dire.html>
- DA CARLO, Maddalena, *L'interculturel*, Paris, Éditions Clé International, 1998.
- DRILLON, Jacques, *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1991.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985.
- ÉQUIPE IFA, *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*, Paris, Edicef, 1988.
- FRANÇOIS, Guillaume « Étude comparée du fonctionnement des parenthèses et des tirets », in *Discours* N° 9, 2011; consultable sur <http://discours.revues.org/8542> ; DOI : 10.4000/discours.8542.
- GALISSON, Robert, « La pragmatique lexicoculturelle pour accéder autrement à une autre culture, par un autre lexique », in *Mélanges CRAPEL*, N°, 25, pp. 47-73.



- JAHN, Janheinz, *Muntu - L'homme africain et la culture néo-africaine*, Paris, Seuil, 1961.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- KOBENAN, Kouakou Léon, « La resémantisation contradictionnairique et ses implications dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », in *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*, N°38(2), décembre 2014; consultable sur [www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/kobenanpdf](http://www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/kobenanpdf).
- KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.
- LEZOU, Dago Gérard, *La création romanesque devant les transformations actuelles de la Côte d'Ivoire*, Abidjan-Dakar, NEA, 1977.
- MOREAU, Marie-Louise (Ed), *Sociolinguistique. Les concepts de base*, Liège, Mardaga, 1997.
- MUCCHIELLI, Alex, CORBALAN, Jean-Antoine, FERRANDEZ, Valérie, *Théorie des processus de la communication*, Paris, Armand Colin, 1998.
- NOUMSSI, Gérard Marie, *La créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- PAUL, Emmanuel, « L'ethnologie et les cultures noires », in *Présence Africaine*, Numéro spécial de Juin - Nov. 1956.
- POIRIER Claude, « Les variances topolectales du lexique français », 1995; consultable sur [www.tlfq.ulaval.ca/pub/cpoirier.asp](http://www.tlfq.ulaval.ca/pub/cpoirier.asp).
- PRINITZ, Gisèle, « Table ronde du 27 mai 1998 », in *Francophonie et identités culturelles* (ALBERT, Christiane, dir.), Paris, Karthala, 1999.
- SIBLOT, Paul, « Nomination et production de sens : le praxème », in *Langages*, n°127, 1997; consultable sur [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge\\_0458-726X\\_1997\\_num\\_31\\_127\\_2124](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1997_num_31_127_2124).
- SIBLOT, Paul « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom », in *Cahiers de praxématique*, 2001; consultable sur <http://praxematique.revues.org/368>.
- TUOMARLA, Ulla, « La parenthèse comme point de rencontre », in *Ci-Dit*, Communications du IV<sup>e</sup> Ci-dit, 2010 ; consultable sur <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=679>.
- TUOMARLA, Ulla « La parenthèse complice », 2009 ; consultable sur [www.helsinki.fi/nykykieleet/congres/RSL/RSLpreactes/Tuomarla.doc](http://www.helsinki.fi/nykykieleet/congres/RSL/RSLpreactes/Tuomarla.doc).
- YAO, Louis Konan, TRO, Deho Roger, dir., *L'(In)forme dans le roman africain. Formes, stratégies et significations*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- ZEMMOUR, David, *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2008.

## NOTES

1. Ce phénomène que nous avons dénommé « resémantisation contradictionnairique » est analysé exclusivement dans un article intitulé « La resémantisation contradictionnairique et ses implications dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », consultable sur [www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/kobenanpdf](http://www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/kobenanpdf).



---

## RÉSUMÉS

Le roman intitulé *Allah n'est pas obligé* de l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma comporte de nombreuses parenthèses. L'article montre qu'elles ne jouent pas un rôle accessoire. Outre le fait qu'elles assument des fonctions métalinguistiques et métadiscursives, les parenthèses de cette œuvre servent aussi à mettre en évidence l'ancrage géographique et culturel ainsi que la position idéologique du narrateur Birahima sur des questions d'ordres politique, social et linguistique.

*Allah n'est pas obligé*, a novel of Ahmadou Kourouma, an Ivorian writer contains numerous brackets. The article reveals that the brackets of *Allah n'est pas obligé* do not play a secondary role. Besides the fact that they assume metalinguistic and metadiscursive functions, they also serve to highlight the geographic and the cultural anchoring as well as the ideological position of the narrator on political, social and linguistic questions.

## INDEX

**Keywords :** Bracket, metalinguistic, meta-discourse, culture, ideology, multilingualism

**Mots-clés :** Parenthèse, métalinguistique, métadiscours, culture, idéologie, plurilinguisme

## AUTEUR

KOUAKOU LÉON KOBENAN

UFR CMS

Département des Lettres Modernes

Université Alassane Ouattara

Bouaké, Côte d'Ivoire

kouakouleonkobenan@gmail.com